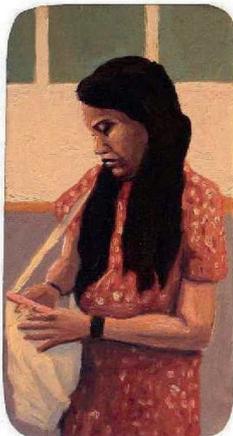


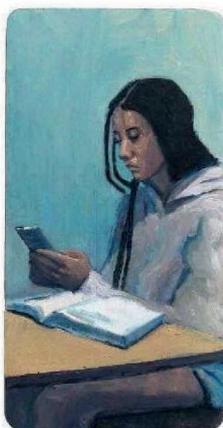
Nouvel Obs

1^{er} JANVIER
Avec la Bulgarie et la Roumanie,
l'Union européenne compte 27 pays

2007



HOMO SMARTPHONICUS





En lançant son iPhone, Apple avait conçu un objet désirable mais onéreux. Aujourd'hui indispensable dans la vie de tous les jours, il pose d'innombrables questions à mesure que de nouveaux usages apparaissent

Par Xavier de La Porte

Illustrations Alex Vietti

DANS « VALLÉE DU SILICIUM » (Seuil, 2024), l'écrivain de science-fiction Alain Damasio raconte revenir de son voyage dans la Silicon Valley avec une certitude : « *Le smartphone a rebooté "Sapiens"*. » Quand on lui dit qu'il exagère un peu, il n'en démord pas. Pour lui, tous les champs de notre vie – travailler, s'informer, se distraire, aimer... – sont aujourd'hui affectés par cet objet qui nous accompagne plus qu'aucun autre n'a accompagné les humains.

Qui aurait pu penser, lorsqu'il a été lancé en 2007 aux Etats-Unis par Apple, que l'iPhone produirait cet effet ? D'autant qu'il existait déjà des téléphones reliés à internet – comme les BlackBerry proposés aux cadres pour qu'ils puissent consulter leurs e-mails dans les aéroports ou les taxis – ; et qu'on s'émerveillait encore d'avoir accès à un nombre chaque jour plus grand de contenus – chaque jour plus vite – sur nos ordinateurs. Pourquoi donc désirer être connectés partout ?

Le génie de l'iPhone ne tenait pas dans la seule connexion à internet. Deux éléments furent décisifs. Le premier fut de rendre l'objet simple d'usage et désirable : un design élégant, un écran tactile, un appareil photo de bonne qualité. Il faisait envie. Le deuxième élément fut l'AppStore, un écosystème d'une ingéniosité diabolique : des acteurs tiers développent des « applications » qu'Apple met à disposition

contre rémunération, l'entreprise de Cupertino, en Californie, se garantissant ainsi une rente qui ne fait que croître à mesure que le nombre des usagers augmente et que les start-up du monde entier partent en quête de la *killer app* (ou application phare, celle qui a le monopole sur un besoin, qu'elle a parfois créé, ►



► comme Waze pour la navigation routière en temps réel). C'est ainsi que l'iPhone est entré dans nos vies. Parce qu'il avait des airs d'accessoire, au même titre qu'un joli sac ou une montre chic, et parce qu'il a fait apparaître un secteur économique qui a rivalisé de créativité pour attirer toutes les activités de notre existence dans cet objet.

Mais voilà, le bijou coûte très cher, encore aujourd'hui. Donc, pour que le smartphone habite vraiment nos vies, pour que les poches du monde entier se déforment, pour que, où qu'on aille sur Terre, en manipuler un soit ce que nous partageons le plus sûrement avec les humains que nous croisons, il a fallu que des concurrents fournissent les mêmes services qu'Apple, pour moins cher. Google, par exemple, domine le marché grâce à un système d'exploitation dont tous les fabricants peuvent s'emparer, ce qui baisse mécaniquement le coût de l'objet. Ainsi, au cours des années 2010, le mobile connecté cesse d'être seulement désirable pour devenir nécessaire. Et paradoxalement il l'est encore plus dans des pays et parmi des populations qui n'avaient pu bénéficier ni du téléphone filaire ni de l'internet par ordinateur. Sa légèreté, son alimentation sur batterie, sa connexion au réseau mondial via les ondes en font l'outil fondamental du paysan africain (qui y lit aussi bien la météo que les cours du sorgho), de la commerçante vietnamienne et des migrants de partout vers partout qui, grâce à lui, restent en lien avec leur famille.

DOCUMENTER NOTRE VIE ET LA "PARTAGER"

Le glissement vertigineux qui s'est produit depuis 2007 est une migration progressive de nos activités dans ce rectangle. Nous avons commencé par l'utiliser pour communiquer, puis ce fut pour nous informer, pour documenter notre vie et la « partager ». Aujourd'hui, c'est pour payer une addition, faire des courses, commander et régler un taxi, effectuer un virement bancaire, acheter et faire valider un billet de train par le contrôleur, regarder des films, flirter, se masturber... Le smartphone a remplacé (ou absorbé) le journal, la radio, la télévision, la lampe de poche, l'appareil photo, la montre, l'enregistreur, la calculatrice, la carte de crédit ou le plan de la ville. Même l'expression de « couteau suisse » ne rend pas compte de tout ce qu'il fait pour nous. Il est devenu essentiel pour travailler, s'informer, se distraire, il s'insinue dans tous les temps morts de nos vies. Avec les clés, les lunettes et le portefeuille, il est devenu l'outil qu'on ne peut pas oublier. C'est souvent la première chose qu'on attrape le matin en se levant et la dernière que l'on pose avant de s'endormir. On aurait donc envie de donner raison à Alain Damasio.

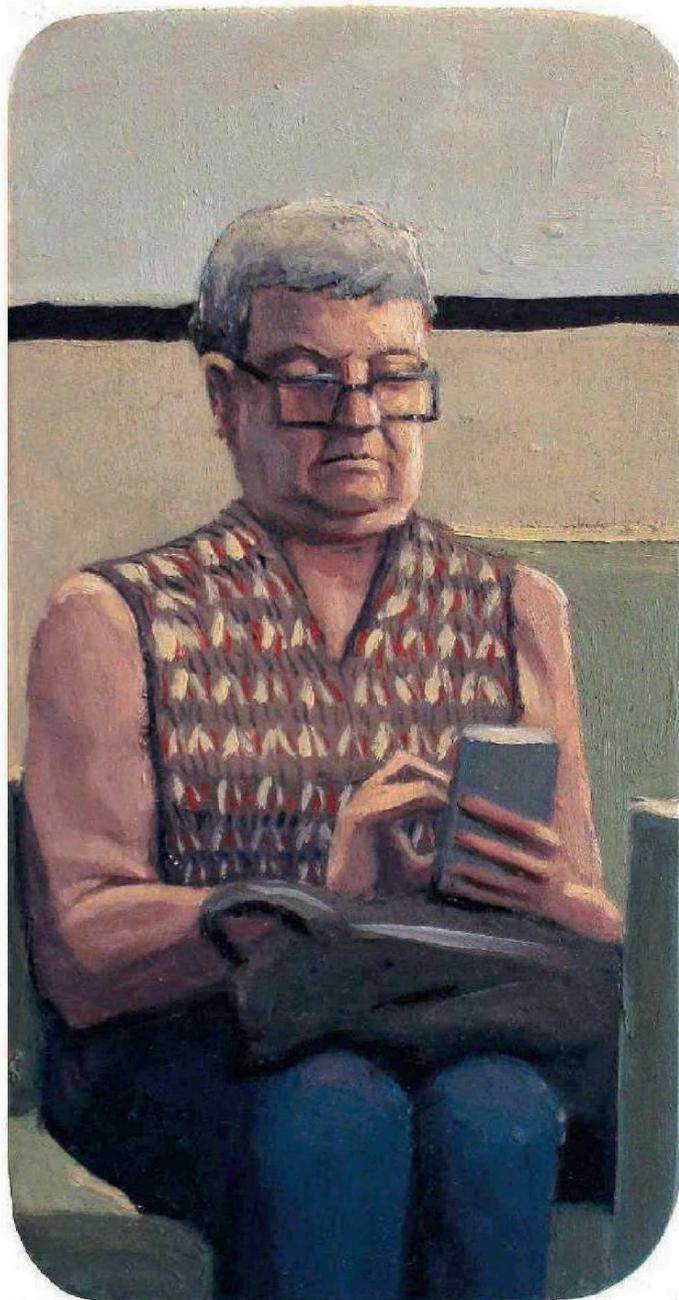
Peut-on dire pour autant que nous avons été « rebootés » ? En 2009, l'artiste Thomas Lévy-Lasne peignait « Au portable », magnifique portrait en pied d'un jeune

homme dans la rue, absorbé par son téléphone. Le peintre saisissait là une posture qui n'existait pas avant (ou alors peut-être chez quelques personnages tenant une lettre à la main dans la peinture flamande du XVII^e siècle, mais il y a fort à parier que la scène était moins fréquente dans la vie quotidienne de nos ancêtres, eu égard au faible taux d'alphabétisation). Depuis, beaucoup d'autres postures se sont ajoutées, dont certaines ont été recensées dans un très joli livre, « Curious Rituals », œuvre d'un collectif d'ethnographes et de designers qui ont recensé les gestes de notre modernité numérique : « swiper » (glisser son doigt sur l'écran pour accéder à une nouvelle page), marcher dans la rue en baissant la tête, retirer des écouteurs pour s'adresser à quelqu'un, nous pencher vers notre voisin pour qu'il voie notre écran, donner l'impression que nous parlons tout seul, etc. L'intérêt est de montrer notre aptitude à incorporer l'outil. Non que nous ayons fusionné avec lui, comme le rêvait la SF avec la figure du cyborg, mais nous avons appris à nos corps à s'y conformer. Cela pourrait ressembler à une « reprogrammation ».

Pour autant, le smartphone nous a-t-il changés ? On lui associe désormais toute une série de pathologies, plus ou moins sérieusement documentées : le « fomo » (pour *fear of missing out*, soit la crainte de rater quelque chose), l'infobésité (pour le trop-plein d'informations auxquelles nous sommes exposés), le trouble de l'attention (à cause des notifications qui ne cessent d'apparaître et nous interrompent à chaque instant), la « bulle de filtres » (les informations, qui nous arrivent par des algorithmes les sélectionnant selon nos intérêts, nous exposeraient à moins d'altérité et à une forme de solitude), jusqu'à l'addiction proprement dite, qui, bien que contestée par certains, est communément admise. Toutes sortes de traitements sont ainsi apparus : séjours de sevrage numérique, automédication à base de déconnexion volontaire (pendant quelques heures, une journée, un week-end) et même suivi psychologique pour les cas les plus problématiques. On pourrait discuter de l'efficacité ou même de la validité scientifique de ces procédures, mais elles sont révélatrices d'un fait : le smartphone nous pose problème. Et les questions affluent : quel est son effet sur notre sociabilité, même intime ? A partir de quel âge est-il sage d'en doter nos enfants ? Pour quel usage ? Quel niveau de surveillance – ou de permissivité – est-il acceptable ? On est là aux confins du savoir-vivre, de la santé publique et de l'éthique, et le périmètre des questions ne fait que croître avec les nouveaux usages.

**AVEC LE
SMARTPHONE
SONT APPARUES
DE NOMBREUSES
POSTURES :
"SWIPER",
MARCHER
DANS LA RUE
EN BAISSANT
LA TÊTE...**

→ Les illustrations de cet article sont tirées de la série « Interface », réalisée par Alex Vietti sur des panneaux de bois de la forme et de la taille d'un smartphone.



A ce propos, il faut avoir en tête une rupture, dont nous ne sommes pas complètement responsables : la pandémie de Covid-19. Très grossièrement, on peut considérer qu'avant 2020, avoir un smartphone relevait du désir. Après, de l'obligation. A l'occasion des mesures prises autour de la pandémie (QR code, « distanciation sociale »...) s'est opérée une numérisation à

marche forcée, induite par une nécessité administrative, au sens large, dont nous subissons encore les conséquences : pour entrer dans un musée il faut montrer sa réservation, obtenir un billet de train sur papier est devenu compliqué, faire un virement bancaire réclame une « clé digitale » associée à son téléphone, etc. Le smartphone est devenu l'instrument d'une prétendue « simplification » des procédures dont on fait semblant de ne pas voir à quel point elle est injonctive, non discutée, excluante et angoissante. Avec la généralisation du smartphone, la fracture numérique est devenue une ligne de partage de la société presque aussi effective que les classes sociales. Mais elle n'a pas encore son Marx, qui l'aurait convertie en politique.

DÉPENDANCE ORGANISÉE

Pourtant, il y aurait à faire. Car, en dernier recours, la dépendance organisée au téléphone mobile est une dépendance à un objet technique tout sauf anodin. Il est coûteux écologiquement (sa construction nécessite l'extraction de terres rares, effectuée dans des conditions désastreuses pour l'environnement et les humains, le recyclage est balbutiant, la consommation d'électricité des serveurs croît sans cesse); son fonctionnement dépend d'entreprises privées qui imposent leurs règles (à la fois en matière d'obsolescence matérielle, de privatisation du logiciel, de captation des données personnelles via les programmes cachés dans les applications, etc.); plus encore que pour tout autre outil de la vie courante, nous ne savons pas très bien comment il fonctionne.

A mesure qu'il gagne en puissance et en fluidité technique (la rapidité et la facilité avec lesquelles on transfère ses données d'un ancien à un nouveau téléphone sont chaque fois une expérience miraculeuse), il devient plus mystérieux, et plus inquiétant. Car il nous met face à une forme d'impuissance, notamment quand il ne marche plus. D'où l'éclosion d'un autre écosystème : celui des magasins de réparation qui ont fleuri dans toutes les villes de France et du monde et de la circulation des pièces détachées. Bien souvent alloué aux populations les plus récemment arrivées sur le territoire (car le smartphone est un langage complexe mais universel), ce commerce est devenu essentiel : c'est à ce jeune Pakistanais qui parle à peine français que nous venons en urgence confier notre smartphone dont l'écran reste désespérément noir, les mains aussi tremblantes que si nous lui confiions notre vie. Alors oui, cet objet a changé beaucoup de choses. Et pourtant, irrémédiablement, nous continuons à craindre de mourir, de ne pas être aimés, de passer à côté de nos existences, et surtout, à avoir terriblement besoin des autres. Contre cela, malheureusement ou heureusement, la technologie ne peut pas grand-chose. ●